

PERRINE TRIPIER, LA PART FANTASMÉE DES SOUVENIRS



<https://youtu.be/AFfkJonU8qE>

Perrine Tripier, 26 ans a déjà publié deux romans chez Gallimard. „Les guerres précieuses“ et „Conque“. La jeune femme est diplômée de l’université Rennes-en littérature générale et comparée, professeure de lettres dans un lycée de la région parisienne. Son père est instituteur, sa mère bibliothécaire, Perrine Tripier a donc grandi au milieu des livres, dans le Limousin. « J’ai toujours écrit des poèmes, nouvelles, courts romans. Être publiée était le rêve de ma vie. »

Je vous parlerai ici de son premier roman „Les guerres précieuses“ qui thématise le passé, le temps qui passe, la famille. Perrine raconte lors d’une interview à Radio France que ce livre est né d’un sentiment de tristesse lorsqu’en 2018, ses grands-parents ont vendu, dans la région d’Angers, la maison de famille où ils se réunissaient. Elle a étiré ce sentiment pour en faire une fiction.

Dans ce roman, une dame âgée tire le fil des ses souvenirs et de son existence en quatre saisons à travers le prisme d’une maison vivante où la mémoire se déforme. les quatre saisons sont aussi des personnages à part entière. Le lien que la narratrice a avec ces saisons évolue à travers le temps. Elle place dans ces saisons un peu de son âme. Que ressent une femme en fin de vie? Le bonheur se situe nécessairement dans le passé. Il y a une part fantasmée des souvenirs qu’elle convoque. La Maison avec une majuscule y joue un rôle central. Le lecteur peut y incarner sa propre maison perdue. C’est une maison mouvante. Il y a une déchéance au fil du temps. Alors qu’elle s’était promis de mourir dans la maison de son enfance, à laquelle elle voue un amour immodéré, Isadora, la narratrice du roman „Les Guerres précieuses“, vient d’entrer en maison de retraite. L’occasion de replonger dans sa vie, étroitement liée à cette maison, jamais quittée.

Au lieu de parler du roman, j'ai choisi quatre extraits comme les quatre saisons qui structurent la narration. Il s'agit aussi de quatre différentes phases de la vie de la narratrice: l'enfance, la vieille dame en maison de retraite, la femme de 50 ans mais aussi la vie après la mort (la renaissance)

EXTRAIT 1 ÉTÉ. LES JEUX ENFANTINS

Juste avant cet extrait, la narratrice évoque les jeux de son enfance dans les bois pendant les vacances d'été avec ses frères, soeurs, cousins et cousines. Alors qu'au début, ils s'amusaient tous ensemble à construire une cabane commune, il vint un premier été où ce fut différent quand les garçons décidèrent de faire bande à part (jouer entre eux, arrêter de jouer avec les filles):.

Puis Klaus et Aleksander ont grandi, et de toute façon, ils voulaient se faire des cabanes privées, pour garçons, loin des filles. Pendant un ou deux étés, ils se sont mis à faire sécession (se retirer de la collectivité), et, paradoxalement, ce furent les étés les plus exaltants de notre enfance

Abandonnées, délaissées, nous les filles devions prendre les choses en main (régler un problème ou s'occuper d'un travail seules), nous répartir les tâches (attribuer les travaux entre soi), afin de protéger nos territoires des garçons qui se tapissaient dans les buissons alentour pour nous faire peur, nous piquer (=voler) des bâtons, des pierres plates, des cordes. Harriet et moi étions les éclaireuses (un peu comme des espionnes) [...] Guerrières incandescentes, reines amazones à la crinière de feu, une lance dans une main, un poignard accroché à la cuisse, nous nous déplaçons, silencieuses et souples comme des panthères [...] Notre mission était de repérer (trouver) la nouvelle cabane construite par les garçons, et, le cas échéant, de détruire leur base pour les forcer à revenir dans nos rangs.

Amalia faisait le guet (monter la garde, surveiller, faire attention), parce qu'elle était grande et qu'elle pouvait rester des heures dans l'arbre, à jouer avec ses cheveux [...]

Louisa s'occupait du ravitaillement en vivres (chercher et la nourriture et faire des stocks) et faisait la liaison avec la Maison. C'était elle qui devait gérer notre stock de bois pour les extensions potentielles de la cabane, ou les réparations après les nuits de grand vent

Quant à Magda, elle s'était proclamée princesse de la forêt et déambulait, grandiloquente et souveraine entre les arbres, une couronne de lichen entremêlée dans ses cheveux blonds.

Quand nous rentrions bredouilles (revenir sans avoir eu du succès) avec Harriet après avoir écumé (regarder dans) tous les recoins de la forêt, on était un peu lassés de rester dans ces bois froids où le soleil filtrait mal, et on songeait à la bonne chaleur qui devait faire briller le potager ou la véranda, là-bas vers la Maison.

EXTRAIT 2: AUTOMNE, NOSTALGIE DE LA NATURE ET DE LA SOEUR DISPARUE TROP TÔT

Harriet est floue en automne. C'est la faute des feuilles mortes, ça fait glisser les souvenirs.

Pourtant, elle adorait l'automne, Harriet. Elle s'éclipsait (disparassait) parfois toute seule dans le jardin, et revenait en disant qu'elle avait parlé aux écureuils, et qu'ils l'avaient écoutée, perchés sur une branche, Je détestais ces bobards (mensonges), c'était comme si elle m'excluait d'une certaine intimité avec le bois, mon bois, mon cher bois que moi seule aimait à juste valeur [...] Elle jurait que c'était vrai, qu'ils écoutaient. la comprenaient et les autres riaient un peu en lui ébouriffant les cheveux, et ça me faisait mal. Elle était à moi et le bois aussi, et ces deux entités ne pouvaient communiquer sans moi. Je suis le lien entre le sourire de Harriet et les grands sapins que je ne verrai plus jamais. Quand on ouvre la fenêtre de la chambre pour aérer, pour assainir cet air d'hospice des chambres de vieille, j'écoute le vent sauvage qui vient du fond du monde, et je l'imagine avoir traversé ma forêt, épousé les contours de la Maison et mes narines frémissent de délice et l'infirmière me recule de la croisée en disant que je vais tomber malade. Mais je crève et j'enrage (je suis très en colère) d'être ici, moi, et Harriet a bien de la chance, elle y est encore, elle, dans la Maison, dans les bois, dans notre petite chambre, partout. Je sais qu'elle s'y promène, laisse errer sa main de glace sur les radiateurs froids.

EXTRAIT 3: HIVER, LA NARRATRICE QUINQUAGÉNAIRE, SEULE ET REINE DANS SA MAISON LUMINEUSE

J'aimais être seule. Je pouvais explorer d'autres êtres à moi. Certains jours, j'étais reine, la Maison m'appartenait toute entière, un bon feu brûlait dans la

cheminée, j'allumais toutes les petites lumières, et c'était alors un grand ruissellement de jaunes dans les pièces tamisées. Les abat-jour laissaient filtrer une tranquille lumière orange et semblaient palpiter, champignons lumineux dressés sur les guéridons. Les lustres écaillés de champagne, brillaient comme les gorges chaudes de dragons miniatures, Mon palais était rutilant, il y faisait bon vivre, tout chaud comme ça, un repaire universel contre le froid du ciel. J'étais seule survivante d'une nuit sans fin. Je me sentais fière, capable de vivre sans personne, sans ceux de mon espèce, juste avec le bois brun du parquet, les lourds rideaux qui chauffaient les fenêtres, et les ampoules incandescentes. Je reignais sur tout ce mobilier avec une majesté d'impératrice, et j'empruntais la dernière des pelisses de la grand-tante Babel pour m'en draper les épaules. Sur mon corps de quinquagénaire, sur mes hanches flasques déjà sans même avoir porté la vie je marchais à pas lents de bout en bout dans la Maison

EXTRAIT 4: PRINTEMPS, MOURIR ET RENAÎTRE?

Ce que j'aimerais c'est renaître, sans douleur, sans amertume, presque sans souvenir de ce que je fus précédemment. Peut-être aurais-je une nouvelle Maison à chérir, de nouveaux frères et soeurs avec qui courir dans les herbes soyeuses. Je sentirais à nouveau l'eau couler sur mes mains, un peu trop fraîche, pour les laver avant le repas, J'enfourcherais la fourchette dans la chair tendre d'un légume et ma langue accueillerait un ruisseau de saveurs. Les jours de pluie, je suivrais les gouttes sur le carreau. J'enfilerais de nouveaux vêtements et j'éprouverais sur ma peau jeune le frottement du tissu qui sent la lessive.

Peut-être renaîtrais-je plutôt ours, ou renard, quelque chose qui vit dans la forêt, ne connaîtrais que ses bois. J'arpenterais alors toute ma vie durant des sentiers immémoriaux entre les arbres, qui me mèneraient sans que je sache trop comment à des rivières épaisses au cours langoureux. Là je me pencherais pour laper une eau de montagne, une eau de source claire qui frémit au soleil. J'aurais pleine confiance en mes pattes vigoureuses enfoncées dans l'herbe fraîche, pleine confiance en la marche du monde, dans la parfaite ignorance de la fin des choses.